

L'enquête de Glozel

QUATRIÈME JOURNÉE

Glozel, 8 novembre.

Hier au soir, la séance terminée, la commission de l'I. I. A. (Institut international d'anthropologie) a déclaré avec décision la clôture des fouilles. « Emballons », a-t-elle dit. Et les préhistoriens, maculés et boueux, ont rassemblé leurs outils — chacun a ses instruments préférés — et tenté de reprendre une apparence normale en enlevant leurs survêtements de travail, ou les cachant sous des manteaux qui ne furent pas à la peine. Ils repartent pour Vichy, et, le soir, ils seront en tenue fort correcte, au Majestic, pour dîner et travailler ensuite à examiner les pièces recueillies. Ai-je dit que le Majestic a tenu à leur faire honneur et à leur offrir la plus gracieuse et confortable des hospitalités, tandis que la Compagnie fermière, voulant, elle aussi, faciliter les choses, s'est chargée de les transporter chaque jour de Vichy à Glozel, puis de Glozel à Vichy, par la route fort pittoresque se déroulant d'abord dans un fond de vallée, puis dans la montagne, où les bois, parés des teintes d'automne, semblent des bouquets.

Que disent-ils, *inter pocula*, puis dans la séance de travail qui suit et se prolonge souvent fort tard, où ils comparent leurs notes et impressions, et les discutent, où ils examinent les pièces et les analysent? La presse n'a pas à le savoir, et il est bon que les impressions au jour le jour ne soient point révélées, car le lendemain elles peuvent être modifiées.

Le public — venu souvent de 50 kilomètres à la ronde — qui assiste aux fouilles, à distance respectueuse, en dehors du grillage de fils barbelés qui enclôt le terrain, s'étonne souvent en voyant quelle attention les fouilleurs prêtent aux trous, aux galeries pouvant se présenter dans le front. Invariablement ceux-ci suivent la piste jusqu'au bout, et ils ont raison. La galerie aurait pu servir à introduire un objet, en effet. Le fraudeur aurait été un imbécile s'il avait laissé la galerie subsister au lieu de la bourrer après introduction de l'objet. Le bourrage, toutefois, eût été déposé par la commission.

Quoi qu'il en soit, celle-ci a souvent rencontré des galeries, elle les a signalées et explorées jusqu'au bout, et jamais elle n'y a rien trouvé. Sa précaution, qui surprend un peu le public, est amplement justifiée, après certaines critiques qui ont été publiées.

Remarquons que, dans les 4 mètres cubes environ qui ont été déblayés (il en reste plus de 100, au bas mot, dans l'enclos) et attentivement triés, on n'a pas trouvé trace d'un objet en métal.

La besogne de la journée a consisté à examiner tous les objets recueillis à Glozel, le matin chez le docteur A. Morlet, l'après-midi au musée de Glozel. Opération conduite à huis clos, naturellement, pour que les experts aient toute liberté de discuter les pièces.

Après quoi, à Glozel, dans la cour de la ferme, examen de la tablette recueillie la veille, et qui a un peu séché.

Très sagement, la commission a pensé que nul ne conduirait mieux le déshabillage de la tablette, toute entourée de terre plus ou moins adhérente, que le docteur Morlet, et celui-ci a donné une démonstration excellente, et attentivement suivie par tous les experts, de la façon dont il convient de procéder. Bientôt il a aperçu, ce qui n'était guère visible que pour lui, des indications de signes alphabétiques, et les a fait remarquer. Poursuivant sa minutieuse dissection au bistouri, il devina — à la résistance à la pointe — les creux, les vides. Une racine de petite épaisseur court sur la face, et semble contourner le bord. On laisse un peu sécher. Puis, à la reprise, c'est l'abbé Favret qui dissèque. Il a suivi très attentivement la démonstration du docteur Morlet et, à son tour, il poursuit l'œuvre très méticuleuse commencée. Il en est récompensé par l'apparition d'autres signes. Et il a bien appris la leçon. Il passe d'un point à un autre à mesure que le séchage fait apparaître la différence de couleur de la tablette et de la terre meuble adhérente. Et c'est par petites touches successives, promenant ses doigts sur toute la surface, que peu à peu le tableau se dessine.

Il n'est toutefois pas possible d'achever l'opération. La nuit approche, on n'y voit pas assez clair. Et, du reste, après avoir déshabillé la face supérieure, il faudra faire de même pour l'inférieure. La commission en a assez vu, et elle fait confiance au docteur Morlet pour achever l'œuvre tout seul.

Et alors la commission produit un communiqué, le premier et le dernier, dit-elle, qu'elle fera à la presse. Grande sensation, vite dissipée par la lecture du document. Car le Sphinx ne prend la parole que pour dire qu'il ne dira rien.

Voici le document :
« La commission, ayant pris connaissance de plusieurs articles de journaux relatifs à ses travaux, croit de son devoir de déclarer qu'elle n'infirme ni ne confirme aucune des appréciations que la presse a pu porter. »
Grand éclat de rire. Certains, toutefois, pro-

testeraient volontiers. Mais la commission n'a-t-elle pas, dès le début, déclaré qu'elle ne dirait rien, et que son opinion ne serait portée à la connaissance du public que sous la forme du rapport qu'elle va établir pour l'I. I. A. ? N'a-t-elle pas besoin d'examiner à loisir certaines pièces ? Il ne faut point la chicaner, même le plus amicalement du monde — car les rapports entre elle et la presse sont excellents du moment où celle-ci ne prétend point pénétrer dans le jardin secret.

Attendons : l'opinion, le rapport, seront connus le mois prochain. Tâchons de vivre jusque-là sans trop d'émoi ou d'angoisse. Ce dont la presse est bien convaincue, c'est que la commission est composée d'honnêtes gens et de gens compétents. Il faut lui faire confiance.

Est-ce à dire que son rapport va clore l'affaire ? Que non pas. Celle-ci durera longtemps encore.

A demain la fin des travaux.

HENRY DE VARIGNY.

Journal des débats

09/11/1927

Bibliothèque Maison de l'Orient



135877